

Jeu

« Théâtre 3 »

Benoît Melançon

Numéro 28, 1983

URI : id.erudit.org/iderudit/29427ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, B. (1983). « Théâtre 3 ». *Jeu*, (28), 161–161.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Ces textes, rassemblés sous le titre de *Catastrophe et autres dramaticules*, apparaissent comme le dernier et principal événement de la tragédie beckettienne. Sans qu'il y ait véritablement bouleversement, ni même dénouement, nous lisons aujourd'hui les dramaticules comme les ruines d'un long texte soliloque orienté fatalement vers sa propre fin. Ne restent plus que la mémoire et l'ombre de ce qui a pu exister, l'espoir de regagner les espaces clos du dedans, le silence et le noir, « avec chaque mot inane plus près du dernier ». « Comme quoi mieux vaut tout compte fait peine perdue et toi tel que toujours. Seul. »

Jamais Beckett n'a mieux fait sentir que dans ces dramaticules le caractère proprement tragique de son oeuvre. Leur lecture est éprouvante. Pousser à bout le dévoilement et la non-présence, s'inscrire tout entier dans le sens d'une désagrégation progressive, vivre la disjonction et la solitude inéluctable ne peuvent être que des épreuves cathartiques. Mais pouvait-on entrevoir une autre issue? Non, « car quelle fin à ces solitudes où la vraie clarté ne fut jamais, ni l'aplomb ni la simple assise, mais toujours ces choses penchées glissant dans un éboulement sans fin ».

stéphane lépine

« théâtre 3 »

navarmore!

Quatre pièces de Yves Navarre, Paris, Flammarion, 1982, 353 p.

Dans *Vue imprenable sur Paris*, la dernière des quatre pièces qu'a recueillies Yves Navarre dans le troisième volume de son *Théâtre*, Lilly, propriétaire d'une

galerie d'art, reconnaît exposer surtout « ce qui se vend »; de Navarre, romancier mal converti au théâtre, on pourrait dire qu'il écrit « ce qui s'écrit ». Sauf, peut-être, dans la dernière pièce (où le personnage principal se suicide de bonheur), les situations chez Navarre ne laissent pas de renvoyer à des motifs dramatiques éculés (la vente de la maison familiale dans *Happy End*), à des intrigues banales (dans *le Butoir*, les retrouvailles de deux anciens amants) ou à des scènes clichés pour mauvais boulevard (les discussions entre artistes ratés dans les coulisses du café de *September Song*). Tout ici est peine d'amour et incommunicabilité, rêves déçus et psychodrame. Entre pseudo-poésie et simili-quotidienneté, l'auteur aligne platitudes, tics et poncifs, les jeux de mots sont pénibles, l'humour ne prend jamais. Même la géographie n'a pas de sens: Vancouver est à l'est de Toronto! Si ce théâtre précieux, appliqué et tout à fait petit-bourgeois n'est pas complètement inepte, il a le grave défaut d'être inintéressant. C'est pire.

benoît melançon

